

PIERRET Benjamin
22 rue Emile Zola
42800 Rive de Gier
Tél : 06.64.21.12.87

Carnet de bord

Je me suis formé avec mon esprit. Aujourd'hui je travaille toujours avec celui-ci mais je me questionne sur l'utilité presque inéluctable de devoir me servir de mes mains. Je ne dispose pas de grandes capacités de résistance face à la pression exercée par autrui. Il me semble que la vie n'est qu'un vaste rapport de force entre les êtres. Il semble que la notion de sélection naturelle prend de plus de plus de sens à mesure que je vieillis. Je m'apprête à l'aube de mes 30 ans à devenir plus égoïste, probablement plus paranoïaque qu'avant. Mes soucis se révèlent à moi lorsque je me rends sur mon lieu de travail. Je ne dispose pas de ce formidable outil utilisé par tous les êtres qu'est la parole. Je demeure dans un silence de plomb qui peut être fait peur, qui en tout cas me préoccupe. Ma vie n'a été faite que de voyages jusqu'à présent.

Je ne suis jamais seul, aussi cela me pèse de devoir vivre en société. Je pourrais très bien me retrouver dans le Zarathoustra de Nietzsche. La vue de la nature, des espaces verts et boisés, de la mer m'enchantent. Je ne suis décidément pas fait pour appartenir à une entreprise donnée. Il y a beaucoup trop d'intérêts divers pour que je puisse y trouver une place convenable.

Je sens qu'à mesure que je fréquente les individus, je perds tout le sens de ma vie. Devant l'inévitable nécessité de se faire à un métier, je recule ; je perds mes repères en parlant puisque toutes les nécessités de vivre sont bonnes en soi.

Je m'exaspère à toujours retourner la plume sur moi. Seulement je crois que je ne suis au fond qu'un Français parfaitement égoïste. L'œuvre d'une vie n'a de sens que pour celui qui existe. Nous sommes tous jugés sur notre travail, notre capacité à endurer cette tâche qui nous fait vivre. Ma raison n'est pas de complimenter les gens mais seulement vivre dignement.

Dieu n'existe que pour les pratiquants ; les fanatiques de Mahomet paraissent plus pieux- en France tout du moins- que les adeptes des autres religions. Cela est sans doute dû à leurs attributs - le voile en particulier - plus marqués.

Je n'ai jamais souhaité m'attirer la complaisance d'autrui. D'ailleurs je pense qu'il n'y a plus énormément de respect de nos jours. Les gens se plaisent à s'enfermer dans leurs carcans, dans leur triste et sordide métaphysique. J'essaie de faire de même. Je crois que le produit de la vie, ce qui permet de s'en sortir

comme l'on dit communément, réside seulement dans ses valeurs intrinsèques. Il n'y aura jamais l'appui de l'autre pour venir nous sauver de nos pas aléatoires.

Mon travail, je ne le connais toujours pas. Ce qui me frappe chez mes semblables est l'extraordinaire capacité à s'assurer d'une situation ou d'un fait. Le doute doit être constamment évacué de nos sociétés. Celui qui hésite, c'est celui qui meure.

Je reprendrais volontiers le titre de l'un des ouvrages de Nicolas Rey, « courir à 30 ans »... Il n'y a pas d'âge pour lutter, souffrir et sombrer. On endure pendant toute sa vie le poids d'un métier qui perd de son intérêt avec le temps.

J'ai passé la plupart de ma vie à courir. Aujourd'hui je doute sur les issues favorables à mon existence.

Il y a seulement deux choses que je crains : ma destinée et ma mort. La richesse d'un individu tient de sa personnalité et de l'histoire.

Mon histoire, je ne la souhaite à personne. Il est probable d'ailleurs que cela soit valable pour n'importe quel individu vis-à-vis d'un autre. Mes préoccupations ont toujours été de gagner de l'argent à n'importe quel prix mais je devine aujourd'hui que cela a toujours été fait au détriment de ma santé. Je considère en effet que payer de sa personne est toujours légitime mais que l'on doit s'éviter au tant que possible. Ma réalité n'est pas enviable : je me retrouve une fois de plus au chômage après avoir accumulé les expériences dégradantes et mon état de santé- je le sens intrinsèquement sans pour cela avoir été consulté par des médecins- n'est pas bon.

Dans le meilleur des mondes, les individus organisent leur travail en fonction de leurs désirs. Mais la réalité est tout autre : on subit tout de plein fouet. Son travail, ses fréquentations, ses habitudes en somme sont la plupart du temps imposées. Je souhaiterais aujourd'hui m'intégrer mais ma volonté ainsi que ma force de caractère ne suffit pas. Je pense avoir trop peur de l'histoire pour m'investir complètement.

La solitude n'est pas un vilain défaut : c'est parfois une nécessité de vie quand on n'a rencontré que des échecs.

Comment faire pour s'extirper de la misère ? Simplement, me direz vous, la solution consiste à trouver un métier. Seulement le choix d'un métier définit une histoire, une implication dans l'Histoire, qui ne peut avoir qu'un penchant fataliste. C'est particulièrement cette facette fataliste qui me fait peur et m'empêche de me déterminer à garder un emploi.

J'aimerais émettre le souhait de me couper des hommes, tellement ils sont ingrats. Vivre comme Robinson retiré du monde. Mais mes aspirations à vivre quand même non pas uniquement comme un ascète m'en empêchent.

Je crois que la seule raison d'une richesse est la concentration. Sans cela, la vie ne peut être qu'une ruine.

Je sens les hommes me parler mais je ne les entends pas. Ils me dictent des directions que j'ai du mal à suivre. Ma seule réalité, celle qui me permettra d'exister, est de rester moi.

Je pense qu'il faut s'éclairer constamment. Dans cette optique, je pourrais dire que j'ai toujours été tenté par suivre des cours de philosophie.

L'essentiel de ma vie, je l'ai passé à lutter. Je me suis engagé sur des chemins périlleux et n'en suis pas toujours sorti vainqueur. Ma seule réalité est d'avoir toujours conduit mon courage vers la vertu. Je désespère aujourd'hui de ne plus aimer les critiques des hommes. Je crois même que ce sont toutes les qualités des êtres humains qui me rebutent. Sans idéologie sur l'avenir, on ne peut rien faire. Je crois aussi que ce sont les critiques humaines -celles la même qui ne cessent d'exister- qui brouillent mon avenir. C'est ainsi que la force d'un homme existe : constamment lutter contre le fardeau qu'est le poids des autres.

J'ai toujours considéré que l'amour entre les individus n'existe pas. Il ne peut y avoir que de la haine. Sans sombrer dans le romanesque, deux personnes qui se côtoient ne peuvent que lutter chacune d'entre elle pour affirmer leur unicité. Il n'y a pas de discrédit dans le genre humain, il y a seulement une affirmation de l'être.

Je me sens me perdre dans la vie. J'ai toujours travaillé, mais aujourd'hui, je me fuis : je n'ai pas de sens à donner à mes actions. Je ne cherche qu'à me faire vivre, sans intérêt pour le travail exigé par les autres. Je sens toujours trop le poids de la parole de l'autre.

Je ressens des émotions qui vont de la peur, du regret à l'enthousiasme. Tous ces mélanges me font perdre mon équilibre. La vie ne se résume qu'à un contrôle ou non de ses émotions.

La vie des autres ne m'a jamais intéressé. L'essentiel de ce qui constitue une vie n'est que la découverte de soi.

Georges Orwell l'avait deviné. Bien que mendiant pendant une période de sa vie, il avait prévenu de l'émancipation du contrôle des individus : aujourd'hui tout est surveillé et le moindre écart de conduite conduit à la ruine de l'individu

qui procède ainsi. Ma vie est suivie, à moins que je ne sombre dans la paranoïa. Il m'est désormais impossible de m'extraire du regard des autres.

A mesure que je vieillis, je prends note des signes qui jalonnent ma vie. Un exemple parmi tant d'autres : depuis quelques jours, je souffre de croûtes nasales, et la conclusion évidente qui me vient à l'esprit est que je dois m'astreindre à cette chère activité d'écrivain –vous aurez sans doute compris pourquoi.

Ma priorité n'est pas de porter de jugement sur les autres mais seulement d'engager tout mon être sur la voie du travail. On m'a souvent traité de fainéant, et je reconnais volontiers que j'ai déjà trop vaqué. Mais l'essentiel reste de m'engager. J'encourage à cet effet les combattants militaires. Verser son sang est une cause juste. La vie n'est qu'un combat, et la meilleure illustration de cela reste la guerre. Aujourd'hui on peut voir les gens se défaire de leur raison au nom de la religion pour combattre.

Je l'avoue, je n'ai toujours travaillé que pour l'argent.

Je me souviens d'une des apostrophes de l'un de mes anciens professeurs d'histoire évoquant l'importance de la rumeur dans la vie. Je crois aujourd'hui que cela est parfaitement fondé. Les gens d'ordinaire se plaisent à ne pas éviter de se froisser. Et cela en alimentant une rumeur qui donne un sens à la vie en société. Tant que je vivrais, j'essaierais de lutter contre cette maladie véritable qu'est le non dit, cette valeur qui brouille tout.

Je regrette amèrement lorsque j'écris de ne plus parler que de moi. Seulement le fait est que mon principal objet d'observation n'est que moi-même. A la manière d'un Rousseau, je cherche à être le plus objectif possible.

Je crois que bien souvent on subit plus sa vie que l'on ne la mène. On s'engage sur un métier mais l'on s'aperçoit bien vite que ce n'est qu'une contrainte. Je ne dis pas néanmoins qu'il faut supprimer le travail comme peuvent le penser certains extrémistes. Seulement il est nécessaire de s'organiser dans la mesure du possible à exercer une activité qui nous ressemble. Cela est frappant lorsque l'on s'arrête un peu sur la carrière des gens : il n'y a que rarement une unicité du métier exercé.

A mesure que je vieillis, je m'aperçois que mes racines me cherchent et me retrouvent. D'origine, au sens le plus élargi, africano-américaine, je ne me sens exister seulement en parlant le français. Je crois, pour avoir toujours baigné dans sa pratique, que cette langue m'autorise un brin de vie supplémentaire.

Discutons un peu sur les originalités des tendances : il m'a toujours semblé que les mœurs des pays du sud, et plus généralement l'Afrique, baignent dans l'acceptation de l'autre. A l'inverse, les pays du Nord, et j'y vois en particulier les Etats-Unis, glorifient plus une symbolique de l'individu en soi. De ces contradictions, puis je dire ainsi, existe mon état d'esprit.

Je crois viscéralement qu'il faut faire le deuil de ses racines si l'on veut vivre. Ma mère m'a apporté le calme et le goût du travail bien fait propre aux Français de souche ainsi qu'aux Britanniques ; alors que mon père, lui, n'a de cesse de me rappeler qu'un sang à moitié espagnol force l'individu à prendre la vie comme une lutte permanente.

Le monde est un gouffre qui se remplit de la méchanceté mais surtout de la souffrance des êtres. Tous les jours que Dieu fait me font comprendre que seul le travail est une valeur fondamentale. D'ordinaire les hommes ne s'apitoient pas sur le sort d'autrui lorsqu'il se retrouve démuné.

L'histoire n'a pas de sens : aujourd'hui on glorifie la carrière personnelle sous prétexte que la révolution est en marche mais les hommes ont toujours dû affronter leur vie avec leurs propres armes.

L'individu se borne à exécuter un métier sans intérêt. Cela est-il raisonnable ? Dans ce monde où tout va toujours plus vite, l'homme ne tergiverse pas : il accepte ce que l'on impose de faire. Il est finalement plus docile que jamais. Il faudrait pourtant qu'il y ait plus de preuve de sa révolte contre cet état d'esprit globalisé qui suppose que tout est normal. On gémit trop peu à mon goût. L'esprit commun croyez le bien est en train de dépérir. Il faut encourager les âmes à se former et à se développer sans l'autre : chacun choisit sa vie et doit assumer ce qu'il entreprend.

Le plus grand penseur de l'histoire est sans nul doute Nietzsche. Il a en effet compris qu'il faut voir au-delà de l'être humain et de la religion pour sauver nos âmes.

Pétrir d'orgueil, voilà la principale raison que j'essaie de montrer aux autres. Il ne faut pas s'engager sans être sûr de soi.

Mon passé, je l'ai oublié ; mon futur est sans dimension. Quant à mon présent, il est tellement diffus que je ne le saisis pas vraiment. Parmi tous ces espaces de temps quoi constitue la vie, je n'ai pas d'attaches. Le seul fait dont je sois sûr finalement n'est autre que la mort.

La guerre a un intérêt : celui de combattre pour tous ce terrible aveu qu'est la misanthropie.

La vie s'articule sur peu de choses finalement : quelques passions -ou vertus- font l'essence même d'un individu. La sagesse véritable consiste probablement à se les approprier et en faire un métier.

J'écoute beaucoup parler les gens mais rien de particulièrement intéressant ressort de ces conversations. Je pense avoir trop d'a priori sur autrui pour être suffisamment sociable.

L'esprit de concentration est l'essence même de la réussite.

Ma folie ne me fait pas peur mais inquiète autrui. D'ordinaire les gens ne se morfondent pas sur leur personne et préfèrent vivre en société. Le rapport à l'autre gomme dans une certaine mesure le retour à l'égoïsme.

Ne pas se perdre ; rester dans le droit chemin ; s'orienter constamment... Ainsi est l'exigence d'une vie ordinaire.

Le mouvement qui est à l'origine de notre pain n'est pas important mais à grande conséquence. En effet, lorsque nous travaillons, nous agissons qu'à « demi mesure » mais il est dit que l'histoire doive s'écrire ainsi.

Attendre n'a pas de sens. Certains proclament qu'il faut un retour à la paresse mais je crois profondément que seule l'action à un sens véritable. Nous y sommes condamnés faute de quoi nous mourrons. Se replier pour fuir des hommes que je n'aime pas est critique, je le sens bien. Mais je n'agis pas sous la pression d'autrui ; il me faut un champ d'action - un espace de liberté - pour m'engager véritablement.

La source de nos malheurs vient probablement de l'incertitude croissante que la vie nous réserve. Avancer dans le noir fait terriblement peur mais l'existence n'aurait pas de sens si nous savions notre histoire.

J'ai toujours souhaité travailler dans le silence.

Je n'apprécie plus vraiment les choses ; je n'ai pas d'intérêt pour la vie et ses contrariétés.

Je me perds à recentrer le monde sur moi-même. A mesure que je vieillis, je me rapproche de Houellebecq et de sa sous entendu misanthropie. Les hommes me font peur en effet ; leurs pratiques sont tellement marginales et incontrôlables que j'en viens à les fuir comme la peste. J'ai soif d'amnésie : je me perds dans

mes combats passés pour obtenir mon pain et aujourd'hui je manque d'arguments pour me relancer dans la bataille.

Les hommes ne sont que des homosexuels refoulés comme l'avance Beigbeder. Je ne le crois pas tant qu'il y aura des femmes dans ce monde pour apaiser toute cette violence.

Ma patrie, la France, je ne la porte pas en exemple. Elevé au rang de star sans mon bon vouloir, je ne cherche désormais plus que le repos et le silence. Les hommes n'ont jamais été aussi aigris et rancuniers, avides de non sens que rien ne saura plus combler. J'ai le sentiment que les signes d'apocalypse que certains se plaisent à avancer sont plus qu'évidents et laissent les hommes dans un état proche du chaos.

Je me sens lourd de cette existence où tout me pèse. Je suis en retard sur ma retraite, je ne dispose d'aucune arme pour faire face à toute cette adversité. Sempiternelle désir de revenir à moi tellement le monde est devenu malsain et sans enjeu. Les réserves d'or s'épuisent pour certains comme moi, tandis que d'autres continuent à s'enrichir en stipulant qu'ils sont les rois proclamés de l'égoïsme.

La réalité humaine est relativement simple à comprendre : il s'agit de générer un maximum d'argent afin de faire sentir que l'on est le plus puissant. Il n'y a aucune foi ailleurs que dans cette valeur refuge qu'est l'or.

L'argument majeur de la vie consiste à échanger un savoir, une pratique contre un salaire. Cela est évident mais pour ma part je ne sais pas où se trouve ma qualité.

Je suis dans un état proche de l'anarchie. Je consomme beaucoup de cigarettes par exemple dans la mesure où je me trouve perdu. Je ne sais plus quel sens donné à ma vie. Mes amours posthumes n'ont été que des échecs, ma vie professionnelle n'a jamais connu grand éclat et aujourd'hui je ne cesse de lutter de façon médiocre. Je me force à engager beaucoup d'application pour remettre de l'ordre dans cette vie débridée. Il n'y jamais de hasard chez les hommes : juste un peu de réflexion pour éviter de se ranger du côté des perdants.

Le sentiment d'appartenance à un groupe, aussi bien la famille proche que l'entreprise, s'estompe avec le temps. Je crois vivre de plus en plus dans une société où seul l'individu propre est garant de sa réussite.

Les mœurs sont caractéristiques d'un état de vie. Il n'y a rien de contradictoire dans un comportement. Il suffit d'apprécier la vie dépourvue de sens des

individus pour s'apercevoir que presque tout est immuable : un tel fume ou bois, et cela, une fois le caractère forgé à ce travers, pour l'éternité.

Lorsque je me noie dans un groupe d'individu, je me rappelle moi. Je ne peux m'extraire de mon personnage.

La vie est tellement un océan de préoccupations que je me demande comment les hommes arrivent jusqu'à la retraite. Pour ma part je pourrai me contenter de rester là, attendant que la mort vienne me surprendre un matin. Je n'ai jamais pris vraiment pied dans cette existence. Il faut en effet un minimum de confiance en soi pour accéder à l'autonomie parfaite.

J'aurai passé ma vie dans la peur. Et plus je vieillis, plus je me préoccupe de ma destinée. Je ne doute plus, je meure d'angoisse. Réduit à l'état de clochard où d'esclave, ma vie n'a été que tourment et désillusion. Je n'ai jamais rien construit de stable, n'ayant jamais développé la moindre stratégie. Aujourd'hui je m'en veux terriblement mais admetts quand même qu'il s'agit certainement d'une volonté de Dieu. L'être suprême doit certainement exister pour nous signifier nos vies. Nous pouvons choisir ; la tournure des événements ne sera jamais de notre ressort. Il faut je crois admettre que Dieu aura toujours le dernier mot. Il fait ressembler nos vies à de la lueur qui s'éteint en se jouant bien de nous.

Je ne crois à aucun métier. Je les ai pour ainsi dire tous essayés et aucun ne me marque plus qu'un autre. C'est désormais révolu. La seule chose dont je sois sûr est que l'écriture est la seule activité qui désormais m'anime. Je ne jure plus par tous ces espaces de vie soudains où je troquais mon pain contre une activité de l'esprit. Je n'ai que faire de toutes ces entreprises qui mangent littéralement de l'homme. Je ne crois désormais plus qu'en moi et m'en félicite bien entendu.

Je doute de plus en plus de cette société véritablement violente. Il faut s'accoutumer désormais aux plaintes, aux actes d'incivilité.

Dormir, exister puis mourir. La vie ne laisse pas le choix d'existence. Pourtant moi je l'ai pris. J'ai toujours considéré qu'il fallait se détacher de tout, n'appartenir à aucun clan.

Je ne suis qu'un malade qui sombre. Je ne m'éveille plus ; je me sens lourd et ramolli. Je ne cherche plus la pression de l'entreprise tellement je souhaite le silence. Je ne me pardonne plus mes erreurs, j'existe comme un être dépourvu de sens. Il n'y a désormais plus que le suicide qui puisse me rattacher à la vie.

J'ai gagné un maximum d'argent en très peu de temps et aujourd'hui je sens que je ne percevrais jamais autant. J'ai beau m'incriminer, je dors littéralement sur place. J'ai pris le parti de n'encourager que moi. Ma personne m'exergue. Je ne sais plus que manger. J'ai bien voyagé, je suis parti quémander un peu de pain dans tous les coins de France mais vu d'ici je ne ressemble plus à rien. La dépression me mine, je ne me sens plus utile à rien.

La maladie est un fléau incurable.

J'irai bien me perdre dans le désert tellement je n'ai plus soif d'âmes.

Je m'en veux aujourd'hui d'avoir trop pris pour moi toutes les critiques formulées. J'ai essayé d'écouter, de ne pas manipuler comme savent si bien le faire d'autres que moi. Je ne cherche pas à faire mon mea culpa mais je ne fais que dormir. Je n'arrive pas à décrocher une parole, car tout ce qui peut être dit me rebiffe. J'ai soif à présent de renouveau, d'exaltation et de mise à nu. Il y a trop de pourquoi dans l'existence. Cela nous pousse à revenir sur nous mêmes.

J'ai une sainte horreur du travail depuis tout petit.

Il y a deux manières d'aborder la vie : où bien on se blinde de courage et l'on ne fuit pas devant l'adversité ; où bien on se suicide. Mon parti est d'essayer de ne plus reculer devant la folie des hommes. Je doute, à juste titre je pense. Mais je dois construire, avancer et ne jamais refuser le combat. Désarmé, je ne m'exprime plus que par des lettres. Je ne regrette pas le passé, je ne défie plus que le futur. Que va me réserver la vie ? Je ne le saurai jamais mais je dois demeurer fier. Je ne crois plus guère au métier. Jadis je revendiquai un métier, une activité qui me fasse vivre. Désormais je n'aspire plus qu'au repos devant l'éternel. J'ai peur d'affronter tous mes semblables.

Je ne bouge pas. Je me laisse vivre sans espérer. J'ai gardé en moi une certaine rancœur, de l'amertume pour ainsi dire vis-à-vis du monde. Je n'ai pas complètement refusé de me battre mais j'agis en silence. Je ne sais plus vers quoi me tourner. J'hésite, me faufile et nargue.

Il y aura toujours de l'espoir. Comme Malraux l'avancait, on se doit de garder espoir.

Chacun regarde à sa porte. Il n'y a pas d'autres alternatives. Le regard critique que j'élabore sur le monde ne concerne que moi. Je pourrai le faire partager avec autrui mais rien ne le convaincra.

Je dois tout à mon esprit. Je n'ai jamais cherché à envenimer les choses et aujourd'hui j'en suis la plus grande victime. Je ne dois rien à ce corps qui habite mon âme et que je déteste.

Je mélange tout : alcool, cigarettes, sexe. Je ne dois ma survie qu'à ma rédemption devant l'éternel. Je ne pense plus qu'à écrire tellement la vie est insupportable. Je n'aurai aucun égard pour toi être humain si méprisable. Je ne dois ma survie qu'à ma capacité à me fondre parmi les autres. Il y va de ma survie comme de la vie tout court. Je ne dois plus rien aux autres. Tout m'est donné par mon âme. Je ne crois plus guère aux hommes tellement ils sont ingrats et malveillants à mon égard.

Je ne désespère pas. Je crois encore en moi malgré toutes ces combats pour me maintenir et toutes ces défaites où je me suis vu mourir. Aujourd'hui je dois mon salut qu'à mon âme. Celle la seule sur laquelle je puisse compter m'appuiera pour réussir à me maintenir. Je ne crois plus aux hommes, il existe trop de différences entre chacun pour pouvoir s'affirmer.

Ma seule ligne de conduite est l'affirmation de soi. Il n'y a pas d'autres possibilités. Seul l'homme quoi revendique le « je » mérite d'exister. Ma véritable passion est d'écrire sur moi. Je ne recentre le sujet seulement sur ce que je connais, c'est-à-dire ma propre personne. J'ai trop souffert aujourd'hui pour me focaliser sur d'autres Moi. J'ai parcouru la France entière à la recherche de l'eau nécessaire à ma subsistance. Mais je veux désormais focaliser mon attention sur moi. Je ne crois plus en Dieu depuis longtemps. Je ne crois qu'en moi. Les autres n'ont de cesse de m'enfermer dans un mouvoir. Il faudra que je me lève une fois de plus. Il faudra que je reparte au combat vaille que vaille.

Il n'y a pas de métiers que je ne puisse faire. Tout me paraît abordable. Néanmoins je dois me centrer et éviter la dérive. Je pourrai très bien me perdre à n'être qu'un agriculteur ou un moine tellement je ne ressens rien vis-à-vis d'autrui. J'ai grand besoin de calme pour me concentrer et éviter les effluves d'un travail mal fait. Je me dois de continuer à écrire car il y va du respect de ma personne. Seules les âmes esseulées, je pense, sont à l'abri de l'incertitude. La capacité d'un couple repose sur le pacte toujours plus fragile qu'on fait les deux individus à garder un œil critique sur le monde. Ce point de vue dit on n'est pas partagé par les célibataires. Je crois que ces derniers peuvent élaborer une critique plus vive. Il faut garder une place pour tous ces célibataires révolutionnaires.

J'ai perdu le combat. Je ne me sens plus préoccuper par mon travail. Je crois qu'il est désormais temps pour moi de m'édifier. Je crois de plus en plus en la vertu première de la fainéantise. Je me sens jeune comme à l'âge de mes dix ans.

J'ai toujours aussi peur des hommes et de leur manque d'uniformité. Il en va de chaque individu d'être différent de l'autre. Ma particularité réside probablement dans mon absence de volonté à me soumettre. J'engage le combat pour pouvoir me maintenir.

Les hommes ne cherchent qu'à se brouiller. A se perdre dans l'infini des possibilités. L'élément fondateur d'une telle désillusion est la parole. Cet acte me manque. Je ne dispose que de l'écoute pour me parfaire.

Je me suis avancé sur le ring, j'ai essayé de frapper avec mes modestes armes. Mais aujourd'hui je me sens faible, bien que revigoré par l'allant de mon imagination.

Qui y a-t-il de plus noble que d'essayer ? Si j'avais le choix, je me choiserais un coin perdu au ciel, loin de tous ces hommes qui me poussent à exister. Les vérités des hommes sont toutes bonnes à dire. Il faut du « ragot », de la spontanéité dans les propos. La rumeur n'a jamais eu aussi bon train.

Les hommes se contentent d'un métier et l'honorent jusqu'à la fin de leur vie. Le mien doit être d'écrire. J'ai jalonné la Terre afin d'essayer de me faire une place et aujourd'hui je me retrouve perdu. Je n'ai jamais réellement aimé ce que j'ai fait. En effet, je suis las. Désabusé par tous ces combats, je me retrouve à terre.

Dois-je croire en Dieu ? Non ; je le sens de plus en plus. Dois-je croire en les hommes ? Non plus. Je ne dois espérer qu'en mon personnage.

Je n'ai jamais aimé la comédie et la musique. Les arts d'une manière générale ne m'ont jamais attirés. Seul l'intérêt pour l'argent m'a jusqu'à présent motivé. Je crois qu'il est nécessaire de s'affranchir de tout ce qui nous encombre. Le travail n'a une valeur que s'il est accepté avec tous ses travers. Je pourrai discourir longtemps sur l'argent. Je ne dispose que de peu de moyens mais je sens qu'il me faut retourner au combat pour espérer plus. Je souhaite un appartement sain, doté d'une cuisine ultra moderne et d'un frigo américain. Je n'ai pas de goûts de luxe, probablement du au fait que je viens de la terre. Je souhaite m'épanouir dans mon travail, gagner de l'argent et rejoindre ainsi le clan des hommes intégrés.

Je ne partage ma vie avec personne. Néanmoins je ne crois plus guère au célibat. Il me faut un appui, une épaule sur laquelle je puisse m'appuyer. Cela peut paraître indécent et digne d'un comportement de jeune fille. Mais il n'en reste pas moins que la vie de couple doit avoir un effet bénéfique sur la vie en société.

Il ne me reste plus que d'aller vivre en Afrique. J'ai en effet perdu mon combat contre l'Occident. Je ne me tourne désormais plus que vers la pauvreté. Je n'ai jamais pu suivre le rythme imposé par toutes ces entreprises. J'ai perdu le goût de l'effort et la flamme nécessaire à l'envie de se battre. Je ne me vois plus vivre que dans une hutte, loin de toute forme de civilisation. J'ai la ville dans le ventre et plein de rancœur. Je crois pouvoir dire que la destinée à Orwell sera la mienne, même si j'écris beaucoup moins bien que lui.

Tout n'est qu'une histoire de volonté. Il y a là les perdants et les vainqueurs. Je ne sais pas encore de quel bord je me trouve même si je penche plus du côté de ceux qui ont perdu le fil de leur vie. Avec le recul d'un trentenaire, je me réjouis et en même regrette d'avoir tant appris. Je ne sais pas quel est l'intérêt d'avoir tant ingurgité de concepts. Aujourd'hui, je ne pourrais pas retourner à l'école. J'y ai passé beaucoup trop de temps. Aujourd'hui je recherche la stabilité, avec comme principe premier de travailler dans un environnement sain. Je crois en la médecine même si j'ai toujours redouté de me retrouver confronté à autrui. Je ne crois pas à la vie mâchée et abruti par tant de nouvelles moroses. J'espère parfois une rédemption par l'exil même si je sens que je suis viscéralement attaché à cette vieille France.

Je n'ai pas l'âge de me torturer l'esprit. Je ne crois plus qu'en ma qualité d'homme de mains. Je n'ai jamais douté de mes capacités à intégrer une équipe de travail. Néanmoins, je pense que l'on est toujours seul face à ses responsabilités. Je n'ai le courage qu'à me lancer dans une aventure d'ouvrier agricole. Le contact avec la terre et les animaux m'est en effet indispensable. Il s'agit probablement de mes racines liées à la petite agriculture qui ressortent.

Je me laisse le temps malgré tout ce monde qui hurle et qui désespère. Je dois m'enfuir, vivre ma vie je ne sais trop où. Je ne dispose pas de cette arme qu'on appelle parole. Aussi je rêve. Mon univers est peuplé de fantômes en tout genre et d'un peu de poésie. Je ne crois plus en Dieu depuis fort longtemps. Je ne crois désormais plus qu'en moi. L'orgueil des gens que je côtoie m'impressionne. Je ne leur dois rien et eux ne m'aideront pas.

Je me surprends: ne faire qu'une chose, écouter les gens et vivre. Égaré dans le temps et l'espace, je doute de plus en plus sur mes capacités. Aussi je me mets à songer à une vie de terroriste tellement je suis éprouvé par tous ces regards. Je dois me contenir afin d'éviter tous débordements subversifs.

Je me suis égaré. J'ai perdu le combat.

Ma vie comme la vôtre n'a toujours été qu'un combat. Celui-ci durera jusqu'à la fin de mes jours. Aussi je prends la plume pour m'invectiver contre toutes les

formes d'obligation. Si l'on ne souhaite pas d'un métier, autant le quitter et se frayer un chemin ailleurs. L'espérance de vie des Français étant de plus en plus grande, l'individu qui se cherche aura tout le loisir de se retrouver. L'essentiel pour moi est de me maintenir. Je dois parvenir à mes fins, c'est à dire à ma survie sans l'aide de quiconque. Néanmoins je doute de ma capacité à ne pas envenimer mon rapport à autrui. Je crains les hommes depuis qu'ils ont subtilisé mon âme. Ils m'épient, me font douter et redoutent toutes mes maigres paroles. Je ne leur fait guère confiance tant ils sont fourbent et mesquins. Je pourrai très bien décider de tout envoyer valser et partir sur mon voilier sans cesser de faire le tour du monde. Mais je dois me nourrir, et commencer à me préoccuper de ma vie de famille.

J'ai peu d'espoir quant à mon futur. Traité de malade par mes compatriotes, je m'exaspère à m'élever au dessus de ma qualité de simple pacifiste. Par le passé, j'ai trop souvent reculé devant le devoir. J'ai toujours considéré l'entreprise comme une prison d'où nul ne peut s'évader. Aujourd'hui ce sentiment est encore plus vif. La pression sociale ne tarira jamais, aussi je dois prendre mes précautions. Le sentiment humain est à prendre avec des pincettes. Il faut se détourner sans cesse de tous ces hommes qui vous empoisonnent la vie. Ils sont en effet aussi voraces que des aigles qui meurent de fin. L'homme est véritablement un loup pour l'homme comme l'avancent les Anglais.

Un métier n'est pas défini à l'avance. Il y a trop de changements dans une entreprise pour véritablement signifier ce que l'on entend par emploi. Mon "job" comme l'on dit aujourd'hui est d'écrire tout ce que je ressens. Je partirai volontiers faire le tour du monde tant je me sens vide de tout. Je n'ai plus de famille, plus d'amis et encore moins de compagne. Je ne crois également plus en Dieu depuis longtemps.

Je ne sais plus si je suis un homme. Je n'ai pas assez essayé le rut pour savoir si je suis attiré par les hommes ou bien par les femmes.

Je ne veux pas d'un métier qui ne me mobilise pas tout le temps. Je veux être surpris, douter et presque m'égarer. Je crois en la beauté des choses tant qu'elles sont éphémères et subtiles. Je ne crois pas en l'homme mais seulement en ma destinée. J'ai perdu le pari d'une vie toute rose car j'ai abdiqué trop souvent.

Nulle destinée n'est à plaindre. Tout ce que nous faisons nous trahit et nous enterre.

Les gens sont fatigants et insensibles. L'essentiel de la relation humaine se passe dans la destruction des sentiments.

A mesure que je vieillis, je désespère de ne pas arriver à trouver ma place dans cette société. Ma part de vérité se situe dans le silence. Je n'ai jamais cru à toutes ces balivernes qui polluent tout. Le silence est profondément respectable. Je crois par ailleurs de plus en plus que le temps passe trop rapidement. Disparaître au fin fond de l'Amazonie où du Sahara serait probablement la solution la plus adaptée à mon malaise.

L'homme n'aime pas son travail, où alors très rarement. Celui-ci ne consiste qu'à lui permettre de subvenir à ses besoins.

L'essentiel d'une vie se passe dans l'action. Il n'y a pas de répit pour l'homme valeureux. Ma principale qualité a toujours été d'écouter les hommes et d'essayer. J'ai déjà beaucoup couru et aujourd'hui je me sens las et fatigué de tant d'efforts. Je n'ai jamais souhaité reprendre le flambeau familial, à savoir travailler dans une banque. Je me suis lancé dans l'industrie à faire des calculs mais cette tâche ne me correspond pas. En effet, je me sens toujours trop saoul pour travailler avec d'autres personnes. J'ai peur pour l'avenir dans la mesure où je ne réussis pas à me stabiliser. Je me suis lancé dans de multiples combats avec l'espoir de réussir et j'ai toujours flanché. Aujourd'hui je me retrouve démuné. Je passe des entretiens d'embauche à la pelle et ne convaincs pas. Il doit y avoir probablement un problème chez moi par conséquent – je dois être malade.

Je suis né le 2 novembre 1978 à Saint Chamond dans la Loire. J'ai passé une enfance heureuse même si j'ai toujours été un enfant turbulent. L'école m'a permis de m'instruire et de conduire de longues études. Je me suis toujours accroché à ce que j'avais affaire jusqu'à ce que je découvre le milieu professionnel où l'argent est la seule finalité. J'ai exercé tous les métiers, en allant de l'ouvrier agricole au trader. Aujourd'hui, doté d'un petit pécule, je me mets à écrire. Écrire parce que j'ai tout oublié de ce passé infructueux. J'ai toujours ressenti un profond dégoût pour l'espèce humaine car les gens sont comme le dit Sagan « fatigants ». Il faut sans cesse lutter avec sa parole pour se faire respecter. Je ne jure plus que par l'écrit tellement je crois plus à ce monde où tout le monde cherche à dérouter son prochain. Je n'irai certainement pas vous faire rire, ni non plus éduquer vos enfants. Je ne crois plus guère qu'à l'égoïsme.

Je me cherche toujours dans la peine. Les jours se ressemblent et ne me permettent pas de guérir. Toujours maladif, je cherche ma voie parmi l'infinité de possibilités. Je ne crois plus à la vie sur Terre. Je songe à une fin de vie sans partage et prospère. Je pourrai très bien décider de me ruiner à me marier mais cela ne va pas durer, je le sais d'avance. Je ne crois plus aux êtres tellement je sens que pour tous mes semblables il n'y a plus d'espoir. Je dois me tuer à la tâche mais je ressens l'irrépressible envie de ne rien faire. Je ne me donne plus

qu'à travers les mots. Seule l'écriture permet de se soulager l'existence, même si elle est comme toute activité rebutante.

Tous les métiers sont époustouflants de difficulté. Il faut beaucoup de courage pour parvenir à la fin d'une tâche. Mes songes sont irréalistes. Je ne crois plus qu'en moi alors qu'un monde infiniment violent se détache derrière. Je dois me rassurer si je veux pouvoir avancer. Mais ce contrôle n'est pas simple : il en va de tout mon être et je n'ai jamais aussi peu cru en moi. Je ne peux m'empêcher de ressasser le passé, comme si tout se liait contre moi. Comme l'avance Nouvelle, il ne faut pas montrer ce que l'on souhaite cacher aux autres.

L'essentiel d'une vie se joue dans la maîtrise de soi. J'ai toujours envié les sportifs pour leur rigueur et leur qualité de vie. La mienne n'est pas glorieuse car je me repose sur les talents de mon âme. J'ai beaucoup appris par mon passé: j'ai réussi à obtenir sans trop de difficulté mon diplôme d'ingénieur et envisage aujourd'hui de me lancer dans l'écriture.

Je regrette amèrement qu'aujourd'hui tous les individus soient gros. Aussi je suis nostalgique d'un passé où les hommes arboraient une silhouette fine et élancée. Cette maladie que l'on nomme obésité est sans nul doute effrayante car elle stigmatise tous les travers de la vie en société sous nos contrées.

L'essentiel de ma vie, je dois le passer à suivre l'argent. Je crois que l'essentiel se joue dans la maîtrise que l'on a de son pécule. Il ne faut pas sous estimer l'importance que revêt l'euro dans nos rapports. Avec la crise, tout s'accélère et il faut se rapprocher je crois de l'entreprise pour mieux s'accaparer la maîtrise de ses finances.

Je suis enivré, aussi je n'ai plus d'espoir. Il me faut du courage pour affronter le monde. Sans prétention, j'avance.

Je déteste jouer. Je préfère me tapir au fond de ma maison plutôt que d'entrer dans la danse.

Je me sens saoul de toutes ces palabres. Les hommes sont toujours ingrats et solitaires. Je dois m'inscrire dans ce mouvement.

A mesure que je vieillis je déchant. Il n'y a plus guère d'espoir dans ce monde soumis à la violence et au règne de l'argent. Malgré tous les efforts consentis lors d'une vie humaine, la mort vient nous surprendre et réduit tout cela à néant.

Je ne peux pas m'empêcher d'écouter tous ces hommes se plaindre.